

JAMES ALISON

12 LEÇONS SUR LE CHRISTIANISME



Pour une réception
renouvelée de la foi

DESCLÉE DE BROUWER

12 leçons sur le christianisme

Texte traduit par François Rosso et révisé par Bernard Perret.

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-06641-7
ISBN pdf : 978-2-220-07798-7

James Alison

12 leçons
sur le christianisme

1

La révélation comme acte de communication

« NE PARLEZ PAS AVANT QU'ON VOUS PARLE »

Introduction : La stupéfiante nature de ce qui nous est proposé

Commençons par une série de remarques qui, je l'assume, vous paraîtront sans doute déconcertantes. Mon but est que vous sentiez dès le début que le contenu de ces leçons vous arrive d'un angle inattendu, afin de vous retenir de tomber dans des schémas de compréhension trop évidents. Je ne veux pas, au moins initialement, que vous ayez l'impression d'avoir déjà lu ou entendu tout ce qui va suivre. Ainsi avertis, vous pourrez mieux vous laisser emporter.

Voici quelques versets bien connus des Écritures, qui se situent au tout début de l'épître aux Hébreux. Ils disent ceci :

Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu¹...

Jusqu'ici, tout va bien. Nous sommes dans un mode de communication qui nous est certainement plus ou moins familier. Quelqu'un qui s'appelle Dieu a parlé il y a longtemps à quelques-uns de nos ancêtres, et il l'a fait en inspirant certains prophètes :

des hommes plus ou moins sauvages, âgés, barbus, et une ou deux femmes, pas plus. C'était quelque part au Proche-Orient et il a voulu qu'ils parlent en son nom. La notion d'annonces oraculaires qui nous parviennent par l'intermédiaire de certains individus ne nous est pas complètement étrangère.

L'auteur nous dit ensuite :

... en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par un Fils,

Pour le moment, le précédent modèle de communication semble intact, mais quelques tours de tournevis l'ont fait monter d'un ou deux degrés. À présent, l'autorité oraculaire s'est élevée : elle n'est plus détenue par de simples prophètes, mais par un Fils. Aussi comprenons-nous le message : ce qu'affirme ici l'auteur, c'est que la plus récente communication est d'un poids considérablement plus grand que celles d'autrefois. Comme le souligne ce qui vient ensuite :

qu'il a établi héritier de toutes choses,

Difficile de se prononcer sur ce que cela veut dire exactement. Mais établir un héritier semble en principe une idée que nous pouvons saisir : ce méga-prophète, qui, parce qu'il est un Fils, se situe d'une certaine façon plus à l'intérieur des réalités divines que les autres prophètes, est apparu, et il va hériter de toutes choses. Puis l'auteur précise en disant :

par qui aussi il a fait les mondes.

Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Nous avons soudain quitté le paradigme de communication que nous pouvions plus ou moins comprendre. Et nous tombons sur une affirmation déconcertante, comme si celui qui nous parle nous avait tenu un discours raisonnable, puis, au détour d'une phrase, nous révélait tout à coup qu'il est en réalité Napoléon.

Ou alors, c'est tout le tableau précédent qui est à revoir de fond en comble. En effet, comment un personnage qui apparaît au milieu de l'histoire – car c'est bien d'un personnage historique que nous parle l'auteur de l'épître aux Hébreux, Jésus de Nazareth –, comment cet individu pourrait-il être mêlé à la Création du monde? Si cet événement s'est produit, c'était bien longtemps avant toute l'affaire du ministère de cet homme, et on a du mal à croire que cela ait pu advenir par la participation d'un personnage historique.

Il est tentant d'imaginer Dieu le Père et Jésus debout près d'une baignoire, à côté des robinets d'eau chaude et d'eau froide, les tournant ensemble, et Jésus sautant dans la baignoire dès qu'elle est à moitié pleine. Mais une telle image paraît mythologique, pour ne pas dire stupide. De surcroît, elle ne semble rien nous révéler de plus sur la façon dont s'y est pris cet individu particulier, apparu à un moment avancé de l'histoire, pour être déjà là à son commencement. Sauf peut-être à nous le montrer plus grand. En tout cas, il s'agit d'une affirmation très étrange. Elle nous suggère que le personnage historique qui a vécu entre deux dates bien fixées, comme chacun d'entre nous, était d'une certaine façon impliqué dans la venue à l'être de tout ce qui est.

À présent, tentons d'apporter une réponse sur ce que cette proposition signifie «vraiment». Non que je cache une explication dans ma manche (j'aimerais bien!). Ce que je voudrais souligner avant tout, c'est l'étrangeté de l'acte de communication dans lequel nous essayons d'entrer, et à quel point nous allons devoir changer nos oreilles et nos perceptions si nous voulons parvenir à imaginer ce qu'il signifie.

En fait, la phrase continue. Bien qu'il y ait un point final dans les traductions anglaise et française, il n'y a pas de ponctuation en grec. Voici donc la suite :

Resplendissement de sa gloire, effigie de sa substance, lui qui soutient l'univers par sa parole puissante,

On pourrait paraphraser ainsi :

Lui qui fait apparaître le rayonnement de la gloire de Dieu et l’empreinte visible de la nature de Dieu (qui est en principe invisible), et qui maintient dans l’être tout ce qui est par le décret constitutif de la puissance de Dieu.

Cette paraphrase rend encore plus clairement le fait que c’est bien au personnage historique, Jésus, que ces descriptions s’appliquent. Donc, notre auteur ne s’éclipse pas d’un air embarrassé après nous avoir cligné de l’œil en nous annonçant qu’il était Napoléon. Il est un Napoléon aussi ouvertement déclaré que nous pouvons l’imaginer. Napoléon debout sur des échasses !

Encore une fois, rien de tout cela ne doit nous sembler évident. Car ce que je voudrais mettre en évidence, c’est plutôt l’extrême bizarrerie de notre point de départ. Il faudrait que nous *commencions* à nous habituer à être le genre de personnes qui *pourraient* parvenir à entendre Dieu parlant à travers le Fils qu’il a établi héritier de toutes choses. En d’autres termes, au lieu de nous borner à écouter un individu porteur d’un message, nous prendrons conscience que cet individu est la personne même de Dieu, impliquée dans la Création de toutes choses, et qui parle. Ce sera un genre de communication différent de ceux auxquels nous sommes accoutumés, car il ne s’agira pas simplement de dire : « Il y a la Création, tout ce qui est, et la Création est d’une certaine manière porteuse d’un message pour nous, comme "Au secours, cessez de me polluer !" ou "Cessez de m’exploiter !" Et il y a aussi un personnage qui apparaît et qui, par-dessus ce message plus général, nous délivre des instructions de vie en termes plus ou moins moraux. »

Non ! À en juger par ce que nous dit l’épître aux Hébreux, le Créateur de toutes choses, qui ne peut par lui-même (excusez le pronom sexiste) être entendu de nous, qui est à l’extérieur de tout ce qui est, à l’extérieur de toute forme possible de comparaison, ce Créateur est entré dans une forme de communication qui consiste à

chose de personnel. La Création, en tant qu'elle est tout ce qui est, et Jésus, en tant qu'il est un personnage historique, sont le même acte de communication : Dieu qui nous parle d'une seule voix.

Gardons bien présente à l'esprit l'étrangeté des versets cités précédemment pour que nous puissions nous habituer à l'étrange forme d'écoute à laquelle nous sommes appelés. À l'étrangeté de l'acte de communication.

S'agripper à la justesse d'une théorie ou se détendre dans une pratique

Maintenant que nous sommes poussés dans le grand bain théologique, passons à ce qui n'est pas du tout théologique au sens strict du terme : *l'anthropologie fondamentale*. Par cette expression un peu pédante, entendons l'exploration et l'étude des origines, du comportement et du développement physique et culturel de l'animal humain. Il ne s'agit en aucune façon d'étudier les mœurs de tribus lointaines, mais plutôt d'examiner certains faits sur la façon dont nous tous, simplement en tant qu'êtres humains, simplement parce que nous sommes les animaux que nous sommes, fonctionnons. Ce sont des faits que nous connaissons tous mais que, pourtant, nous ignorons souvent dans la pratique.

Avant d'aborder le sujet sous un angle théologique, nous parlerons d'abord de ce que c'est, fondamentalement, d'être un humain. Par exemple, réfléchissons à la façon dont nous, les humains, nous y prenons pour dire la vérité, pour parler vrai. Sur ce point, soulignons combien nous sommes tous ensorcelés par « l'envie physicienne », le sortilège qui nous suggère que ce qui, dans notre monde, est réellement porteur de vérité, relève du paradigme que nous ont légué la physique et les mathématiques, et que tout le reste n'est pas vraiment à la hauteur des exigences de la vérité. Il y a donc des choses qui sont « vraiment vraies » : celles qui se fondent sur des idées claires et distinctes, comme les cartes, les structures de

d'autres formes plus floues de vérité, qui ne sont pas «vraiment vraies», comme le récit, le *storytelling* et beaucoup d'autres choses du même genre. Selon ce paradigme, les humains qui racontent une histoire ne sont pas vraiment à la hauteur en matière de vérité. La littérature? Le cinéma? Tout cela n'est que fantaisie. Non : si nous voulons la vérité vraie, tournons-nous vers les mathématiques et la physique!

Ce que cet ensorcellement produit en nous dans la sphère religieuse est que nous sommes portés à établir des hypothèses sur les formes de vie et de pratique qu'il serait parfaitement juste de poser s'il s'agissait d'astronomie, mais pas du tout s'il s'agit de notre rapport à Dieu et à notre prochain. Par exemple, avec cette manière de penser, quand on se met à la théologie, tout ce que l'on a à faire est d'agripper une théorie et de la perfectionner. Quand la théorie est au point, il ne reste qu'à s'y tenir contre vents et marées. Et à la mettre en pratique. Donc, première étape: clarifions notre théorie. Ensuite, quand elle tient debout, que nous sommes sûrs que le pont que nous planifions ne s'écroulera pas, allons-y, passons à la pratique et construisons-le.

C'est la bonne façon de penser *si l'on construit des ponts*. Mais dans les faits, l'expérience nous montre que la plupart des choses qui nous sont connues nous le sont *de l'intérieur*, et par l'effet de la pratique. Rares sont les enfants qui se penchent sur un livre intitulé *La Théorie de la bicyclette* pour se le mettre en tête avant qu'on leur permette de s'asseoir sur la selle d'une petite bicyclette. Au contraire: une petite bicyclette avec des roulettes apparaît au pied du sapin ou dans le jardin, à Noël ou pour un anniversaire, on nous fait monter dessus en nous tenant par le chandail et nous essayons toutes sortes de mouvements, en tombant plusieurs fois et en nous écorchant les genoux; puis peu à peu nous sentons ce qu'il faut faire et nous nous découvrons capables de garder notre équilibre sans même avoir besoin des roulettes. Vient un moment où papa ou maman enlève les roulettes, et en avant!

Si nous avons appris quelque chose, c'est parce que nous avons vu d'autres personnes le faire, qu'on nous a encouragés à faire le

aidés au début. Pour toutes ces raisons, nous découvrons que nous savons le faire, nous le faisons de mieux en mieux et, pour finir, sans plus même y réfléchir. Maintenant, imaginons que nous devons initier quelqu'un d'autre à la bicyclette. Il est peu probable que nous dirions : « Mon garçon (ou ma fille), je ne veux pas que tu apprennes à l'ancienne, comme moi : par la pratique et par des tentatives hasardeuses. Ce n'est pas la bonne façon, c'est une méthode vieillotte. Je veux que tu apprennes d'une façon moderne et à la page, et pour cela je vais te donner un petit livre qui s'appelle *Tout ce que vous devez savoir pour rouler à bicyclette*. Quand tu l'auras appris par cœur, tu n'auras même pas besoin de roulettes : tu monteras en selle, et tu fileras comme l'éclair. » Ce serait un désastre, évidemment. Car ce que nous devons apprendre pour rouler à bicyclette, c'est comment conserver notre équilibre et d'autres « trucs » de ce genre, qui, avant de les pratiquer, nous semblent impossibles. Et ce n'est pas seulement vrai pour la bicyclette mais pour quasiment toutes les formes d'apprentissage, et même les mathématiques. Et en tout cas du langage, de la peinture, de la théologie et de toute autre discipline. Nous sommes progressivement induits à un ensemble de pratiques que nous apprenons de l'intérieur, et que nous finissons par maîtriser avec plus ou moins de talent.

Dès lors qu'il s'agit de comprendre le christianisme, c'est absolument fondamental. Si nous sommes ensorcelés par l'« envie physicienne », le christianisme consiste alors à comprendre la justesse particulière d'une théorie, puis à la mettre en pratique et devient rapidement ennuyeux. Comment en serait-il autrement ? On ne peut saisir la théorie qu'une fois, et ensuite s'y accrocher. Il s'ensuit que tout est réduit à une manière de se comporter, c'est-à-dire à la morale. Le christianisme est ainsi réduit à la morale. Et, à mon humble avis, c'est une des raisons principales de son effondrement en Occident au cours des deux derniers siècles : on l'a tellement confondu avec la morale, à une morale liée à une théorie préexistante, qu'il est devenu ennuyeux.

Peu de choses sont aussi mornes et fastidieuses que la morale quand elle prend la forme d'un ensemble de règles qu'on est censé mettre en pratique après les avoir apprises. Pourtant le message des versets de l'épître aux Hébreux que nous venons de lire constitue en soi quelque chose de passionnant et de très difficile: nous sommes appelés à nous découvrir en position de récepteur d'un acte de communication. Par l'effet de cette découverte – celle que nous sommes affectés par cet acte de communication –, nous commençons à découvrir sur nous-mêmes beaucoup de choses que nous ignorions – ce qui peut être effrayant –, à développer de nouvelles formes de pratique en accord avec la façon dont on s'est adressé à nous et à essayer de trouver de nouveaux chemins d'excellence grâce à elles. Voyez-vous combien la relation entre apprendre et pratiquer qui se dégage de ce tableau diffère de celle à laquelle nous sommes habitués? Vous percevez, je l'espère, que beaucoup de choses prennent un sens plus clair et plus profond dès lors que nous prenons conscience du fait que l'important n'est pas d'«avoir les idées en place». L'important, c'est de «se laisser faire par quelqu'un qui agit sur nous au fil du temps»; ce qui veut dire que nous découvrons *de l'intérieur* ce que signifient réellement les idées en découvrant que nous devenons autres. Ce n'est pas du tout la même chose que les avoir saisies de l'extérieur, puis essayé de les mettre en pratique.

Remarquons que cela n'est pas particulier à la théologie ou à la religion; c'est un point d'anthropologie fondamentale, une vérité qui vaut pour tous les apprentissages: celui d'une langue étrangère, de la pratique de la médecine ou du droit, celle d'un instrument de musique, ou l'appréciation de l'excellence d'une musique jouée par d'autres.

*La grammaire pour échapper à un monde mentaliste:
induction, habitudes, temps*

Pour que nous puissions résister aux tentations du cartésien

examinons quelques notions qui, jusqu'à une date récente, ont eu mauvaise réputation. La première est la plus évidente: c'est la notion d'induction, la notion d'être conduits par d'autres à quelque chose au fil du temps. C'est bien sûr toujours ainsi que nous acquérons toute forme de compétence. Non seulement des compétences avancées, comme celles des musiciens professionnels, mais de simples capacités enfantines, comme celle de parler une langue. Ce sont d'autres qui nous y induisent. C'est parce que nous sommes des animaux, et, en tant qu'animaux, des créatures pourvues de muscles. Même notre cerveau, qui n'est pas un muscle, répond à des stimuli comme s'il l'était: en d'autres termes, il peut être assoupli, étiré, exercé et ainsi de suite. Or, ce qui caractérise les muscles, c'est qu'ils ont besoin d'être sollicités. Plus ils sont exercés, mieux ils fonctionnent. Il s'ensuit qu'une des choses que nous sommes enclins à mépriser, l'habitude, prend une importance considérable. Les habitudes sont des dispositions stables que nous avons acquises avec le temps afin de pouvoir nous comporter d'une certaine façon. Être habituellement patients, par exemple, signifie que si quelqu'un se montre agressif ou injuste à notre égard, au lieu de nous mordre la lèvre et de nous retenir, nous restons calmes sans trop d'effort, parce que nous avons su le faire maintes fois auparavant. Nous avons acquis une disposition habituelle à agir d'une certaine façon.

Or, le fait que notre comportement calme est habituel ne signifie pas qu'il est moins valable que si nous avions à nous mordre la lèvre. Mais notre mentalité moderne nous pousse à estimer qu'un comportement n'est louable que s'il est sincère et intentionnel, autrement dit s'il ne doit rien à l'habitude, à une disposition, et doit être renouvelé chaque fois que l'occasion le demande. Ce qui est absurde. Prenons comme exemple la conduite automobile:

Supposons un choix entre deux conducteurs. Le conducteur A est prudent et réfléchi, et, avant d'allumer son clignotant, de tourner ou de faire quoi que ce soit, il pense: «Que dois-je faire maintenant?», «Est-ce que c'est une voiture qui arrive?», «A-t-elle ses phares allumés?», «Et les miens, sont-ils allumés?», «Dois-je tourner à gauche?», «Dois-je tourner à droite?». Avant toute action,

de tout cela, parce qu'il a l'habitude de conduire. Et, par habitude, il jette un coup d'œil au rétroviseur, observe la circulation, allume son clignotant, perçoit d'un regard tout ce qui se passe. Si on a le choix entre ces deux conducteurs, on optera vraisemblablement pour le conducteur B. Un conducteur qui doit réfléchir à tout ce qu'il fait n'est pas un bon conducteur. En revanche, le fait qu'on observe une grande part de routine dans les gestes du conducteur B ne fait pas de lui un mauvais conducteur. Au contraire: c'est en cela que consiste sa compétence au volant.

Il est intéressant de remarquer que lorsque nous entendons le mot «habitude», nous sommes enclins à ajouter l'adjectif «mauvaise», comme si toute habitude devait automatiquement être mauvaise. C'est particulièrement vrai dans le domaine religieux: si quelque chose est habituel, nous avons tendance à y voir le signe que c'est à rejeter, parce que ce n'est pas sincère, pas senti, pas authentique. Il s'agit de notre part d'une espèce de schizophrénie, car normalement nous savons que ce sont les formes *habituelles* d'excellence qui sont vraiment achevées, alors que celles qui sont constamment réfléchies sont celles des débutants.

Autre exemple: imaginons un médecin qui devrait relire la liste de tout ce dont nous pourrions souffrir avant de faire le diagnostic le plus simple. Il sera plus lent et moins efficace que celui qui a développé une sorte de toucher immédiat, qui est si habitué à détecter les symptômes qu'on croirait qu'il se laisse guider par une sorte d'instinct. Mais ce serait une erreur de croire qu'il s'agit d'instinct. Il s'agit en réalité d'une compétence hautement développée.

Les habitudes que nous avons tendance à considérer comme mauvaises, surtout dans la sphère religieuse, sont en réalité ce qui rend l'excellence possible. Elles sont ce qui fait fonctionner les compétences. C'est une constatation qui n'a rien de nouveau: Aristote l'a dit il y a fort longtemps; mais, depuis le XVII^e siècle, nous avons eu tendance à rejeter cette idée. Il serait pourtant judicieux de revenir de temps à autre à Aristote, car sur ce point son observation du fonctionnement de l'animal humain est juste.

Nous sommes donc induits par les autres à acquérir des dispositions stables, et cette acquisition se fait avec le temps. C'est cette notion de temps qu'il nous faut maintenant examiner. Car derrière le tableau de la vérité que nous venons de peindre, celui de la théorie à laquelle on s'agrippe, il y a le présupposé que ce qui est vrai l'est en dehors du temps. Une vérité affectée par le temps n'est plus tout à fait une vérité, pense-t-on ; dès lors que le temps est impliqué, les choses deviennent relatives. Ce qui est « vraiment vrai » doit l'être dans les mêmes termes hier, aujourd'hui et demain, hors d'atteinte des ravages et altérations du temps. Les idées vraies doivent être atemporelles.

Il faut pourtant rappeler ici quelque chose que nous savons tous : pour nous, les humains, le temps n'est pas un choix. Nous sommes intrinsèquement temporels. Il n'existe pas d'être humain qui ne soit imprégné de temporalité. Toutes nos perceptions sont indissolublement liées au temps, et il n'y a d'ailleurs pas à le regretter. Au contraire : non seulement notre nature temporelle ne nous entraîne pas à un manque de véridicité, mais c'est elle qui nous permet d'être porteurs de vérité. C'est quand nous sommes conscients de la force avec laquelle le temps nous affecte que nous devenons des diseurs de vérité compétents. Nous savons, par exemple, que toutes les années ont la même durée. Pourtant, les trois cent soixante-cinq jours entre notre huitième et notre neuvième anniversaire et les trois cent soixante-cinq jours entre notre cinquantième et notre cinquante et unième anniversaire ne nous ont pas du tout fait le même effet. Au fil des ans, on se met à regarder en arrière d'une façon différente. La perspective s'installe, de sorte que les années semblent passer plus vite. Il s'ensuit que le genre de vérité qui s'impose à nous et la manière dont nous décrivons la réalité témoignent d'une compréhension du temps marquée par le point où nous nous situons.

Tout cela, nous le savons. C'est parfaitement évident. Mais il est rare que nous reconnaissons explicitement le fait que nous ne sommes pas tous sur le même terrain. Il n'existe nulle part une mesure universelle du temps psychologique. Il existe une ou deux diffé-

par exemple au journal télévisé. Imaginons que nous commençons à regarder un journal télévisé régulier – celui de vingt heures, par exemple – à l'âge de dix ans, et que nous continuions à le regarder plus ou moins régulièrement jusqu'à notre mort, disons passé quatre-vingt-dix ans. Le présentateur du journal télévisé est en général une personne entre trente et cinquante ans, portant des vêtements plus ou moins neutres, et s'exprimant d'une voix elle aussi plus ou moins neutre, mais rassurante à sa façon. Cette personne relate les événements de la journée dans un style plutôt impassible, qui s'applique à tout ce qui s'est produit ce jour-là. Et c'est important pour nous, car aucun de nous ne décrirait aucun de ces événements de la même façon. Le ou la journaliste annonce : « Aujourd'hui une bombe a explosé sur un marché de Bagdad, tuant près de vingt personnes. Un nouveau sondage révèle que le sénateur McCain possède une légère avance sur ses concurrents de la primaire républicaine en Arizona. Britney Spears a finalement perdu la garde de son enfant au terme d'une longue bataille judiciaire. Un important séisme au large du Chili n'a pas produit le tsunami redouté le long des côtes du Pacifique. Apple a annoncé le lancement de son nouvel iSatellite. » Tous ces faits sont énumérés sur le même ton de voix. Or, un enfant de dix ans vivant à Bagdad ou au Chili aurait décrit les événements qui touchent son pays d'une façon très différente de celle de son grand-père septuagénaire, même si celui-ci vit au même endroit. Car pour chacun d'entre eux, l'événement fera partie d'un ensemble tout à fait différent d'attentes, d'espairs, de craintes, de souvenirs, de considérations de normalité, etc. On peut en dire autant des électeurs de l'Arizona au sujet du sénateur McCain, ou de vieilles personnes ignorantes des nouvelles technologies au sujet du dernier gadget « indispensable » d'Apple par rapport aux membres adolescents de leur famille.

C'est ainsi qu'assez curieusement, nous sommes tous habitués à une atemporalité entièrement factice, de pure apparence. Or, il est intéressant de voir combien nous sommes enclins à la tenir pour réelle, alors qu'en réalité notre capacité à vivre les événements est imprégnée de temps. Et cette imprégnation est bannale. Sans elle,

L'« autre » social et sa priorité

L'autre « social » nous précède et nous est antérieur. Par « autre social », entendons tout ce qui est autre que « moi » pour chacun d'entre nous. Les autres personnes, le climat, le temps qu'il fait, le pays, la géographie, l'atmosphère, l'agriculture qui permet de récolter la nourriture, etc. Remarquons au passage que « Dieu » n'est pas inclus dans cette énumération. Dieu n'appartient pas à l'autre « social ». Tout ce qui existe en tant que partie de notre univers est l'autre « social ». Dieu, comme nous le verrons plus loin, n'est pas quelque chose ou quelqu'un qui existe en tant que partie de notre univers. Nous parlerons souvent de Dieu comme de l'autre Autre. Mais l'autre « social » se situe à un niveau entièrement humain, entièrement horizontal. L'air que nous respirons, l'histoire qu'on nous enseigne, nos parents, nos voisins, les hommes et femmes politiques, le système d'éducation par lequel nous sommes passés, par exemple.

Au sujet de tous ces membres de l'autre social, il est une évidence que nous avons coutume d'oublier : l'autre « social » est massivement présent avant nous, à tous les moments de notre vie. Pour commencer, où étions-nous quand nos parents nous ont conçus ? Nous n'étions nulle part, nous n'étions pas du tout. Nous n'avons pris aucune décision à ce sujet. On ne nous a pas consultés. Il n'existait pas de « moi » pour répondre de quoi que ce soit. Quelqu'un d'autre a fait quelque chose, et ainsi a commencé le processus par lequel nous sommes venus à l'être. Il vaut la peine de prendre le temps de se le rappeler à l'occasion : nous avons été totalement dépendants de quelque chose d'autre que nous, sur quoi nous n'avions pas l'ombre d'un pouvoir, et qui nous a amenés à l'être.

Ensuite, nos parents ne se sont pas bornés à nous amener à l'être, pour ensuite s'arrêter et dire : « Bon, maintenant que nous avons conçu ce marmot, ce sera un être qui se dirigera tout seul, comme un tamesashi qui fonctionnera jusqu'à ce que le pilon soit

et compte tenu de notre taille, notre période de gestation est très longue. Neuf mois, suivis d'une période encore plus longue où nous ne sommes pas considérés comme viables par les autres membres de notre espèce. Neuf mois pendant lesquels nous sommes totalement vulnérables, protégés par quelqu'un qui nous donne tout ce que nous sommes. Nous recevons tout de notre mère et de son corps, elle-même étant, avec un peu de chance, protégée par un autre humain qui lui assure sécurité, chaleur et nourriture, malgré sa vulnérabilité croissante aux intempéries, au vol, au meurtre, au viol et sa capacité décroissante à se défendre aussi longtemps qu'elle porte un enfant.

Puis la petite calamité vient au monde. Disons-nous : « Enfin nous avons atteint le stade du tamagotchi et de la pile, remontons ce truc et laissons-le marcher tout seul » ? Pas du tout. Qu'arrive-t-il à un bébé abandonné ? Il meurt. Un bébé laissé à lui-même meurt au bout de très peu de temps. Non seulement ce n'est pas nous qui nous concevons, ni nous portons, mais nous sommes tout à fait incapables de prendre soin de nous-mêmes après la naissance. Nous ne savons même pas contrôler notre température. Nous sommes totalement dépendants de l'autre pour notre nourriture, notre chaleur, notre protection. Une partie de notre vulnérabilité tient au fait que notre corps possède à la naissance une taille et des proportions très différentes de ce qu'elles seront quand nous aurons grandi, ce qui est rare parmi les autres mammifères. La naissance d'un petit poulain offre un spectacle merveilleux : la mère le laisse tomber sur le sol, le lèche un peu, et, au bout d'un temps très bref, le poulain ouvre les pattes comme un trépied d'appareil photo, puis, quelques heures après sa naissance, le voilà qui trotte autour du pré. De surcroît, il possède déjà les mêmes proportions de base – entre les pattes et le corps, et le cou, et la tête – que celles qu'il aura adulte. Mais ce qui stupéfie, c'est sa viabilité immédiate, surtout si on le compare à l'enfant humain, qui est non viable pour une période prolongée et dépend totalement de l'autre social.

Il ne s'agit pas seulement d'une affaire de biologie. Impossible

besoin de soins et d'attention de la part des autres, mais à l'intérieur il y a un individu bien conditionné et prêt à partir, qui ronge son frein en attendant de prendre son envol dès que cette saleté d'enveloppe corporelle sera assez développée. Pas du tout : en réalité, nous dépendons tout autant de l'autre social (en général nos parents ou nos tuteurs) pour commencer à développer un « moi » ! Ce sont les mouvements de cet autre dans notre direction qui déclenchent la reproduction dans notre cerveau de ce qu'on nous fait et de ce que nous voyons faire aux autres. Les scientifiques qui étudient le fonctionnement du cerveau ont récemment découvert avec les neurones miroirs un fait connu d'Aristote, mais dont celui-ci ignorait les détails et les subtilités : nous sommes des imitateurs incroyablement bien équipés, et notre imitation est « lancée » par ce que quelqu'un nous fait, ou fait pour nous, ou devant nous. On tire la langue à un bébé, et le bébé sera capable de nous tirer la langue dans un laps de temps étonnamment court après sa naissance. Plus étonnant encore, il ne se passera que très peu de temps avant qu'un bébé soit capable de reporter à plus tard son imitation : si on lui met une tétine dans la bouche, puis qu'on lui tire la langue alors qu'il ne peut pas nous rendre la pareille, et que plus tard on lui enlève la tétine, on le verra alors nous tirer la langue comme s'il avait attendu.

C'est très mignon, mais pas seulement : c'est stupéfiant ! Car cela signifie qu'en un temps incroyablement bref, les neurones miroirs de l'enfant sont mis en activité de manière à permettre non seulement l'imitation, mais aussi une imitation échelonnée dans le temps, ce qui est le commencement de la mémoire. Or, c'est le fait de posséder une mémoire qui fera d'une personne un « moi » viable. Une fois qu'on maîtrise ce report de l'imitation, qui est lié au langage, aux gestes et aux sons répétés, on commence d'avoir une mémoire, qui est la condition pour qu'une personne puisse raconter une histoire sur elle-même. Loin d'être un petit individu qui s'amorce lui-même, le bébé est donc amorcé par ce que d'autres personnes lui font, ou font devant lui. Et il en sera longtemps ainsi. Comme le savent tous les éducateurs, il y a un chômeur entre ceux qui

et ce qui se passe quand on le laisse devant un écran de télévision. Ce sont exactement les mêmes sons qui peuvent être diffusés par le téléviseur, mais l'enfant ne les apprendra pas, ils ne mettront pas en marche ses neurones miroirs. Si extraordinaire que cela paraisse, un enfant, même tout petit, sait faire la distinction entre des actes et des paroles identiques selon qu'ils sont dits et faits à son intention ou non. C'est seulement ce qui est dit et fait à son intention, *à* lui et *pour* lui, qui fait naître en lui des compétences : le langage et tout le reste.

Le désir selon le désir de l'autre

Il y a encore plus incroyable. Jusqu'ici, on peut peut-être se dire : soit, c'est l'autre social qui nous donne un corps, et, si réticent que nous soyons à l'admettre, c'est aussi l'autre social qui produit en nous des facultés comme la mémoire, le langage, etc. Reste qu'au fond de nous, tout au fond, il y a nos désirs. Or, ceux-ci ne peuvent venir que de nous, ils nous appartiennent, et ce sont eux qui, le moment venu, envoient promener l'échafaudage que l'autre social a si laborieusement construit en nous. Eh bien, une fois encore, c'est faux ! Car ce qui est de plus en plus évident, c'est que l'imitation en tant que moteur par lequel l'autre social nous amène à l'être est *aussi* une imitation sur le plan du désir. Il ne s'agit pas ici des instincts, qui sont biologiquement déterminés, mais du désir, qui est la façon dont ces instincts sont reçus, gérés et vécus socialement de la part de cet animal malléable que nous sommes. Ce que les neurosciences ont pu observer, c'est que le jeune enfant peut faire la distinction (et, une fois encore, de très bonne heure) entre un adulte qui accomplit un acte et un adulte qui ne parvient pas à l'accomplir. Imaginons un adulte qui, sous les yeux d'un bébé, introduit lentement et délibérément un bâton dans un anneau en caoutchouc. Puis imaginons le même adulte essayant de faire le même geste, mais sans réussir à introduire le bâton. Ce qui est stupéfiant, c'est que l'enfant imitera l'opération réussie, non son échec. En d'autres termes, ce qu'il imite, c'est pas le mouvement